

# Le Pchutt

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187583>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Le Pchutt.**

Le chic est mort, vive le pchutt !

Qu'est-ce que le pchutt ? On ne le sait pas exactement, et c'est ce mystère qui en fait tout le mérite. Le pchutt, c'est le chic, ou à peu près. Il y avait trop longtemps qu'on disait : « M. de un tel a du chic. » On a imaginé de dire : « M. de un tel a du pchutt. » C'est un des mille et un amusements d'un Paris qui ne sait que faire pour s'amuser et qui invente des mots pour rompre la monotonie des conversations.

Le pchutt vivra-t-il ? Peut-être bien. Cela commence à se dire couramment en certains lieux, dans des salons élégants, dans des cabarets renommés, au fond des avant-scènes.

Des savants, ou simplement des curieux, se demanderont quelle est l'étymologie de ce vocable parisien ? On ne le saura jamais. Est-il anglais, français, chinois ? Est-ce un mot retrouvé du sanscrit ou du télégüt ? Non. Ce n'est pas un mot, c'est peut-être un geste. Peut-être aussi le pchutt est-il une corruption du mot *chien*, appliqué au chic : *Il ou elle a du chien*, ainsi que cela se disait aux derniers jours de l'Empire. « Pchutt ! » dit d'une voix sifflante, donne l'idée d'un chien qu'on appelle. Est-ce cela ? Qui peut prétendre que oui ? Qui peut prétendre que non !...

**Règlement de compte.**

On se souvient de l'échoppe placée sur le chemin de la gare et qui fut détruite par un incendie l'année dernière. Celui qui en était propriétaire raconte qu'un beau matin, un voyageur, courant à toutes jambes pour prendre le train, glissa près de sa vitrine et enfonça un carreau.

— Monsieur ! s'écrie le marchand surpris par ce fracas inattendu, vous allez me payer ce carreau.

— Rien de plus juste, répond le voyageur ; combien vous dois-je ?... mais vite, vite, je suis très pressé.

— C'est un franc.

— Ah ! diantre !... je crois que je n'ai que de l'or dans ma bourse.

— Monsieur, nous allons trouver de la monnaie.

— Mais c'est que le train arrive à l'instant. Ah ! heureusement, j'ai encore une pièce de deux francs.

Vite, vite, rendez-moi un franc.

— Que diable ! donnez-moi donc le temps et entrez deux secondes. — Véronique ! va changer cette pièce de deux francs chez M. Gay.

— Comment ! il faut que j'attende encore !

— Que voulez-vous, on a toutes les peines du monde à se procurer de la monnaie.

— Oh ! alors, ne vous procurez rien du tout !

Et, disant cela, il donne vigoureusement du coude dans une autre vitre qui vole en éclats : « Voilà, nous serons quittes comme cela ! » Puis il disparaît sans autre formalité.

**A nos lectrices.**

Il va s'ouvrir à Londres une exposition qui aura pour but de réunir les éléments nécessaires pour la création d'un vêtement rationnel à l'usage des femmes.

Cette exposition est organisée par les soins de la « Rational Dress Society », dont la vicomtesse Herberton est présidente.

La « Rational Dress Society » compte amener les femmes à renoncer aux corsets, qui déforment le torse, aux bottines à hauts talons, qui meurtrissent les plus jolis pieds.

Un prix de 50 livres sterling est offert à l'auteur du meilleur projet de costume ; le vêtement devra laisser une liberté complète des mouvements, il ne pressera sur aucune partie du corps, il devra être élégant et commode.

La personne qui trouvera ce costume idéal aura bien mérité ses 1,250 francs. Il faudrait lui voter en outre une récompense nationale, si elle parvenait à le faire adopter.

**Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.****III.**

Cette bruyante mise en scène n'a pour but que de fêter le retour du fils unique du banquier.

Parti de France, il y a neuf ou dix ans, alors qu'il avait dix-huit ans à peine, le jeune homme a fait de longs séjours dans l'Inde et dans la Chine, où la maison Armistoff a partout des relations commerciales, afin de s'initier d'une manière complète à la connaissance des affaires dont il doit prendre la suite.

Aussi reconnaitrons-nous à peine dans ce voyageur aux traits fermes et accentués, aux allures viriles qui annoncent l'expérience et la décision, l'adolescent entrevu un soir d'automne et s'approchant presque timidement d'une pauvre enfant malade pour échanger un foulard et pour prendre un baiser.

Léopold est devenu un homme fort dans ce que cette expression peut avoir de plus séduisant et de plus charmant.

Son regard exprime une volonté énergique ; mais on y sent aussi la douceur qui ne demande qu'à ployer sous une pression étrangère et aimée. Et sa haute taille se courbera avec joie pour que son bras puisse servir d'appui à un être plus faible qui saura toucher son cœur en le réclamant.

Au moment où le jeune homme est rentré à l'hôtel paternel, le banquier lui a ouvert ses bras avec orgueil et sa mère a pleuré sur cette tête aimée dont si souvent, dans la solitude et le silence, elle a déploré l'éloignement.

Et à ce bal où chacun semble n'être venu que pour danser et pour s'amuser, plus d'un regard maternel s'est posé sur Léopold Armistoff, avec toute la convoitise d'un désir inavoué qui espère se changer en une brillante réalité.

Mais le banquier a aussi un but.

— Sais-tu que sans t'en avoir rien dit encore j'ai déjà pensé à te marier ? demanda-t-il à son fils.

— Et je t'y laisserai probablement penser longtemps encore, répondit le jeune homme en riant.

— N'importe, tu me feras plaisir si tu veux être aimable avec Mme Herbelin, à laquelle je vais te présenter et dont tu inviteras la fille à danser.

Et le banquier ajouta en se penchant à l'oreille de Léopold :

— Mlle Marguerite Herbelin est jolie, et une vieille parente, à laquelle personne ne pensait, lui a laissé personnellement une dot que l'on estime à plus d'un million.

Et quand il eut dit ces mots, le vieillard eut dans le regard un éclair brillant qui contrasta avec l'air de profonde indifférence du jeune homme.

— Allons saluer Mme Herbelin, puisque cela vous est agréable, mon père, répondit-il.

La vieille dame le reçut comme un homme dont on attend et dont on désire la présence ; et Marguerite le regarda avec curiosité, comme elle eût fait pour un joyau de grand prix dont elle aurait rêvé l'acquisition.

Au premier abord elle ne plut pas à Léopold.